

Comme un Robinson Crusoë dans le Vieux Nice

Je téléphone à Paulin Nikolli pour lui proposer un rendez-vous ; le jour convenu, à son atelier – mur d'exposition je propose d'aller dans un bar pour déguster un café afin de nous livrer au jeu de l'interview, dans les deux cas la réponse va être « Pourquoi pas ? » Non qu'il hésite sur la conduite à tenir, mais il reste sans doute quelque chose du fatalisme slave chez cet albanais non loin de la quarantaine. J'utiliserais plutôt pour le caractériser le mot pugnacité : pugnacité nécessaire pour mener à bien le projet de fuir la dictature, pugnacité pour traverser la Grèce, l'Italie, puis arriver en France, odyssée qu'il raconte dans son premier film, « *Etrange étranger* », imposer son art, la peinture, à Paris et à Nice. Cette ardeur vient-elle du fait que Nikolli était footballeur en Albanie, et au poste d'attaquant ? Cependant, pour parodier la chanson, on peut dire que « *oui mais il parle aux enfants* » et d'une double manière : il est clown et sa peinture, ses couleurs, ses formes innervent dans une immédiateté le statut de l'enfance

Je n'ai pas une bonne image de la période que j'ai vécue dans mon enfance, la guerre [nous sommes dans le début des années 80] et si je fais clown aujourd'hui c'est pour faire rêver les autres. On ne peut enfermer tout dans un tableau, la vie ce n'est pas un tableau, même si j'aime le tableau, j'aime le personnage, j'aime le monde.

L'accent de Nikolli fait parfois prendre un mot pour un autre. Ainsi, quand il dit « couleur », ce qui n'a rien d'anormal pour un peintre- on entend « colère ». L'atelier de Nikolli, rue Rossetti, est minuscule, c'est plus un local d'entreposage qu'autre chose. Il peint donc dehors... et installe ses toiles à l'extérieur, à la vue de tous. Mais, pour les braves gens, un mur ne doit pas servir à montrer de la peinture de manière permanente, en dehors des heures légales et de toutes autorisations.

Je vis avec la peinture, je suis dans la rue, tout le monde voit mon travail. Cela fait trois ans que je fais cela. Est-ce que tu trouves normal d'arriver vers un artiste et de lui dire et de lui dire « Vous fermez votre atelier » ? Je suis à Nice depuis cinq ans, les autres me disaient : la vieille ville était pleine d'ateliers, il y avait des artisans, des épiciers... » Aujourd'hui... quand on dit non à mes tableaux... c'est sûr que je rentre en colère. Dans le cas de la dictature de l'est, on te détruisait en t'emmenant en prison, ici on te détruit en fermant ta boutique... en fait tu ne vis pas, tu ne peux pas t'exprimer.



J'avoue que je ne saurais dissenter de manière savante sur la peinture de Nikolli, mais j'y vois ce que j'appellerais la rage du plaisir enfantin à clamer les couleurs, la rage aussi de dire aux autres : « allez-y, servez-vous du regard, je suis là pour vous offrir à voir ».

Moi, je fais les tableaux pour que les autres les voient, et je suis content quand ils viennent vers moi, parce qu'on a besoin de voir des couleurs. Ceux qui ne sont pas contents... ça les dépassent de voir des tableaux dans la rue. Est-ce que c'est bien qu'ils restent toute leur vie dans leur bureau ? Ils sont contents quand ils vont vers le resto, mais ils ne sont pas contents pour le tableau dans la rue. Et aujourd'hui je ne comprends pas que l'on puisse venir en face d'un artiste et lui dire : « on ferme votre boutique, votre moyen d'expression ». Je vis là, je travaille dans mon atelier, il m'arrive d'y dormir, je suis comme un Robinson Crusoë dans le Vieux Nice. Tout le monde me connaît, mais l'administration m'ignore. Je demande qu'on me laisse ma liberté.

Nikolli aime à rajouter d'autres cordes à son arc, histoire de mieux le faire vibrer. Si le « cœur de métier » est bien la peinture, le cinéma comme vecteur de communication ne le laisse pas

indifférent. Il a présenté dans deux festivals de cinéma indépendant un moyen métrage, «*Etrange étranger*» qui retrace son périple de l'Albanie jusqu'en France. Actuellement, il travaille à un film à partir du comportement tyrannique d'un père dans une famille paysanne albanaise envers sa fille et ses désirs d'émancipation.



Il y avait des choses qui me frappaient, j'avais vécu cette histoire du fanatisme albanaise et je me disais : « pourquoi pas ? » Mais ce n'est pas seulement ça. Je vois ici les jeunes sans espoir, je leur donne un projet, on a les moyens avec une petite caméra, avec un petit groupe on peut s'exprimer comme on veut, sur ce qu'on veut. C'est aussi, pourquoi pas, un moyen de faire une ouverture vers un autre pays qui n'est pas bien vu, qui est encore fermé. Et la culture, c'est aussi connaître beaucoup de choses d'un pays qui, au fond, est juste à côté.

A Paris, quand je disais : « Albanais » tout le monde entendait : « libanais ». J'aime bien les français, ils sont ouverts, ils aiment bien les cultures différentes. J'aime bien le cinéma, ça c'est sûr, c'est une chose qui me fait rêver

Rêver soi-même et faire rêver les autres, voilà peut-être le crédo de Nikolli. Un autre domaine le fait rêver, le théâtre. Chaque année, avec les moyens du bord, il s'immerge pendant trois quatre jours dans le chaudron du festival d'Avignon.

Je ne peux pas rester seulement enfermé dans mon atelier. Quand j'étais en Grèce, j'étais un sans papier, je marchais dans les vieilles voies, et en fait j'étais content car j'étais passionné par l'histoire. Quand je vais au festival d'Avignon, quand je vois une ville pleine d'affiches, de gens, de comédiens qui expriment le théâtre, mais c'est magnifique ! Et le contraste entre Avignon et Nice, quand j'essaye de sortir un tableau sur une façade et qu'on m'empêche... c'est une honte. Et je ne peux pas m'enfermer que dans une toile, oui, c'est mon travail, je suis artiste peintre. Mais le monde ce n'est pas uniquement qu'un tableau. Cela fait des années que je vais à Avignon, et quand je reviens les gens me demandent : « où étiez-vous, ça nous manque, les couleurs ». Je ne suis parti que quatre jours, la rue Rossetti n'avait pas la vie comme quand je suis là.

Il s'essaie au cinéma, il fait le clown et son premier public est sa petite Océane, cinq ans, mais le métier qu'il s'est choisi, et au-delà son propre mode de vie, demeure la peinture. Pourquoi ? Pourquoi plutôt ceci que cela ?

J'aimerais bien faire de la sculpture, mais ici je n'ai qu'un petit atelier. A la base, je voulais faire de la sculpture comme mon père. J'avais vu un jour mon père jeter une de ses sculptures dans un puits. Je lui ai demandé : « papa, qu'est-ce que tu fais ? » Il m'a répondu : « Je l'ai fait parce que je ne veux pas aller en prison. » Il était accusé de faire de la sculpture moderne, comme Picasso. Lui faisait avec du matériel de récupération. Je crois qu'il ne connaissait pas Picasso, parce que l'Albanie était fermée. Tu ne pouvais pas utiliser la couleur noire, cela signifiait que tu étais pessimiste. L'art était très contrôlé. Mon père m'a dit : « tu sais, c'est une partie de ma vie, 45 ans. Je préfère fermer qu'aller en prison ». En fait, la peinture n'est pas venue par hasard. C'est une affaire de famille.

Jacques BARBARIN